

Ciné-Bulles

Sélection japonaise et coréenne : Les clairs-obscurs du Soleil levant

Ilham Lamouri

Volume 18, numéro 2, automne–hiver 1999

URI : id.erudit.org/iderudit/2127ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamouri, I. (1999). Sélection japonaise et coréenne : Les clairs-obscurs du Soleil levant. *Ciné-Bulles*, 18(2), 26–30.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Les clairs-obscurs du Soleil levant

PAR
ILHAM LAMOURI

Plus hétéroclite que jamais, la programmation de Fantasia n'offrait pas seulement l'occasion de consommer du gore ou du film d'action sanguinolent. Pensons à quelques pièces maîtresses telles que **In a Glass Cage**, de l'espagnol Augustin Villalonga, ou à la tribune privilégiée dont disposa à nouveau le cinéma de Hong-Kong. Cela dit, c'est plutôt vers le polar japonais et les films de la «Nouvelle Vague coréenne» (que l'on disait très prometteuse) que se porta finalement notre curiosité.

Le cinéma nippon affirmait sa présence avec une sélection des plus diverses. Les films au masochisme inquiétant rassemblés sous le terme générique de «films d'exploitation» avaient de quoi intriguer. Par exemple, **Wife To Be Sacrificed** (de Masaru Konuma), où une femme séquestrée puis torturée par son ex-mari finit par prendre goût à ses souffrances, dans une atmosphère oscillant constamment entre terreur et érotisme. Curieusement, ce film fut hué par une partie de l'audience fantasienne, pourtant ouverte à toutes sortes d'extravagances.

Angoisses contemporaines du polar japonais

Fort maîtrisés, les polars japonais avaient de quoi combler autant le public juvénile de Fantasia que des cinéphiles plus exigeants. Derrière les écueils du genre se profilaient de sérieuses interrogations venant des cinéastes, manifestement obsédés par la perte de l'identité dans un monde aux repères mouvants. Le bonheur fabriqué de la société de consommation semble ainsi susciter un malaise évident chez nos contemporains nippons. Et avec un système de valeurs aux mutations constantes, la crise identitaire se fait collective.

Le film le plus emblématique de cette tendance fut sans conteste **Cure**, de Kiyoshi Kurosawa. Sous la facture du polar classique, **Cure** suit un psychopathe amnésique qui accapare la conscience de ses proies pour les pousser au meurtre. Celles-ci s'activent aussitôt, couteau en main, en quête de



Cure

leurs victimes, dans lesquelles se sont canalysées leurs frustrations inconscientes: un homme tue sa femme, un policier tue son collègue...

Ces agissements sont d'autant plus inquiétants que Kurosawa choisit ces meurtriers parmi diverses figures d'autorité au sein de l'État: un professeur, un policier, une femme médecin deviennent dès lors les serviteurs aliénés d'une instance diabolique: à la fois assassins et victimes, condamnables et à plaindre... Un phénomène social chargé de sens pour un Japon en perte de repères, tiraillé entre traditionalisme et individualisme.

En effet, si l'industrialisation qu'a connue le peuple nippon depuis plus d'un siècle a propulsé la nation vers des sommets inespérés, elle a aussi délité le tissu social à un degré rarement atteint en Occident. Dans la cellule familiale, l'épouse semble confinée au rôle de maîtresse domestique d'un petit royaume d'appareils électroménagers, tandis que l'époux, croulant sous le travail, n'use de son foyer à peine plus qu'un dortoir.

Dans le film de Kurosawa, l'épouse lunatique de l'enquêteur avoue envier son mari d'avoir une occupation dans la vie. Elle qui ne semble avoir pour s'occuper que sa cuisinière et cette lessiveuse qu'elle fait tourner à vide continuellement... Ce n'est sans doute pas un hasard si son mari l'imagine en train de se pendre le cou au fil d'un robot culinaire.

Aussi comprenons-nous que, dans la désagrégation qu'elle entraîne, la société de consommation est parvenue à fabriquer du rêve en capsules pour combler le vide existentiel des Japonais. Mais il émane de ce bonheur artificiel comme l'amer sentiment d'avoir troqué son identité pour satisfaire les absurdes exigences d'une organisation sociale rigide. À preuve, ce «qui es-tu, qui es-tu vraiment?» que l'hypnotiseur ne cesse de marteler à ceux qui croisent son chemin...

Or, le Japonais moyen ne semble pas ressasser cette question outre mesure, préférant la sécurisante impression de faire partie d'un tout homogène. Impression résultant, pour une grande part, d'un discours politique qui trouve sa principale voix dans le système d'éducation, comme si le message des dirigeants cherchait sans cesse à renforcer la cohésion du peuple.

Cette réalité est bien rendue dans **Cure** dans la mesure où cette «colonisation de la conscience» s'explique d'abord par l'influence d'une entité extérieure qui abuse des pouvoirs que lui confèrent ses connaissances de la psychologie humaine. Faut-il voir là une allusion aux écarts de certains politiciens? Amnésique la plupart du temps, notre hypnotiseur n'en recouvre pas moins la mémoire lorsque les circonstances lui conviennent... mais on ne peut l'inculper des meurtres qu'il fait commettre par d'autres, puisqu'il n'a pas de sang sur les mains...

Reprenant le thème de **Cure** de manière plus caricaturale, **Hypnosis** de Masayuki Ochiai troquera l'incitation au meurtre contre l'incitation au suicide. Nous rejoignons encore l'idée d'un bonheur artificiel et hypocrite, générateur d'une pathologie sociétale dont le suicide demeure la manifestation la plus inquiétante. Rappelons que le Japon remporte depuis des années le palmarès du taux de suicide le plus élevé...

Autre fait capital dans **Hypnosis**, l'induction de l'état hypnotique s'opère à travers un écran de télévision, et cette utilisation du tube cathodique trouve écho dans un autre polar, **Ring** de Hideo Nakada, un film qui fait d'ailleurs la preuve d'un brillant alliage entre la technologie et certaines croyances traditionnelles que le pays aurait écartées dans sa course à l'industrialisation.

Au départ, l'histoire prend l'allure d'une légende urbaine, entourant une vidéocassette dont le visionnement ne laisserait plus à son spectateur qu'une semaine à vivre. Bientôt, on ne dénombre plus les morts qui l'auraient vue, si bien qu'il ne sera plus permis de douter.

Poussée par sa curiosité professionnelle, une journaliste monoparentale succombe à la tentation puis, prise de panique, sollicite l'aide de son ex-mari qui, en sa qualité de mathématicien rationnel, émet de sérieuses réserves jusqu'à ce qu'il soit également promis au trépas. On apprendra en conclusion du film que, pour échapper à cette mort imminente, il faut se convaincre

«Après la Seconde Guerre mondiale, les Japonais ont concentré leur temps et leur énergie au travail et à l'entreprise, délaissant leur vie familiale et communautaire. Les dégâts provoqués dans la société sont patents: les relations humaines se sont considérablement dégradées, dans une culture dominée par l'appartenance à une communauté (à l'inverse de la société occidentale depuis longtemps individualiste) et les valeurs traditionnelles sont peu à peu tombées en désuétude. [...]

«La famille nucléaire, comportant souvent un enfant unique, a remplacé la famille nombreuse d'autrefois. [...] L'autre réseau traditionnel de solidarité, le voisinage, est lui aussi en train de disparaître [...].

«Les parents — surtout le père, qui représente l'autorité — prennent de moins en moins le temps de s'occuper de leurs enfants. «Les Japonais ont une maison, mais ils n'ont plus de foyers», remarque l'inspecteur Naritada Nishioka. Par ailleurs, il est de plus en plus difficile [...] de se faire l'avocat des valeurs morales alors que tout concourt à en souligner la déliquescence: il suffit de constater les scandales politico-financiers qui secouent le pays depuis 10 ans et impliquent les modèles d'autrefois — chefs de grandes entreprises, hommes politiques, hauts fonctionnaires, notamment — ou encore la toute-puissance de l'argent, comme en témoigne le phénomène de la prostitution des lycéennes.

«Autant que l'institution familiale, le système éducatif traverse une crise profonde. Longtemps efficace, le modèle d'une école elle aussi instrumentalisée pour la croissance économique au lendemain de la guerre ne fonctionne plus correctement. [...]» (David Esnault, «La société en demande trop (au Japon, une jeunesse ultraviolente)», **Le Monde diplomatique**, Août 1999, p. 26)



Ring

de la légende et en convaincre les autres, comme si **Ring** rappelait à un peuple en perte de repères culturels qu'on ne se débarrasse pas de ses superstitions d'un simple coup de balai. Aussi, à défaut de présenter une avenue souhaitable, **Ring** semble néanmoins proposer à ses contemporains de renouer avec la tradition pour combler leur vide identitaire.

Dans sa hâte, **Ring 2** est venu briser la charge de son prédécesseur. Hideo Nakada s'y contente de ressasser les mêmes propos, en faisant intervenir, dans l'enquête, un scientifique déterminé à expliquer l'inexplicable. Croyant localiser dans l'eau le berceau de la force maléfique, il finit par construire une mégapiscine dans ses laboratoires, comme pour donner rendez-vous à la revenante. Mais, à force de tripoter toutes ses babioles électroniques près de l'eau, notre homme finit électrocuté! Triste destin pour ce martyr de la science. Cela dit, rien ne semble arrêter Nakada, qui prépare actuellement une seconde suite à **Ring**, en attendant la sortie de son remake américain. Les stratégies d'Hollywood ont décidément une très mauvaise influence sur les cinémas nationaux. Oh, misère!

La «Nouvelle Vague coréenne», ou l'éternel commencement des matins tranquilles

L'avant-propos du programme nous convainquait presque: «après Hong-Kong et le Japon, la Corée [serait] la grande découverte du moment». Et pourtant, le festival donnait plutôt l'occasion de constater la faiblesse d'un cinéma coréen naissant — bien qu'il soit plutôt hasardeux de se prononcer à partir d'une sélection de cinq films dont les genres divergeaient beaucoup.

En optant pour le film d'action à grand déploiement dans le but d'illustrer le conflit des deux Corées, Kang Jeyu, réalisateur de **Swiri**, est venu saper toute crédibilité à son discours. Lors de la conférence de presse qui suivait la projection, le cinéaste dressa sur un ton désarmant de conviction un portrait réducteur du peuple nord-coréen. Selon lui, deux groupes antagonistes coexisteraient dans cette «plaie» aux relents staliniens: ceux qui veulent l'unification de la Corée par la guerre, et ceux qui se contenteraient du *statu quo*. Mais pas un mot ne fut lancé sur la dictature fasciste que subit la Corée du Nord ni sur la famine qui, chaque jour, y moissonne des vies humaines.

Le succès de **Swiri** dérange encore plus lorsqu'on apprend que le ministre des Affaires étrangères sud-coréen, Hong Soon-Young, le fit projeter devant 200 diplomates étrangers pour illustrer les rapports nord-sud de la Corée. Un geste démagogique qui ne souleva pas l'ombre d'une polémique parmi les Sud-Coréens, qui s'entassèrent massivement pour admirer cette fiction que plusieurs prirent pour un film réaliste.

Sur fond d'explosions et de suspense à la James Bond, **Swiri** semble plutôt conçu pour rassasier la paranoïa de certains Sud-Coréens. Son propos autour d'une unité terroriste nord-coréenne ne manquait pas de clichés: la Corée du Nord s'y résumait à un champ jauni où une milice s'entraîne hargneusement, alors qu'un peu plus au sud les Coréens civilisés vaquent pacifiquement à leurs occupations dans un capitalisme prospère.

La réincarnation du Diable (soit le voisin du Nord) s'imisce donc en ces lieux jusqu'ici heureux et tranquilles: les terroristes s'emparent d'une arme nucléaire et menacent de s'en servir à tout moment. Selon eux, les négociations entre les deux Corées n'avancent pas assez vite... Pas de panique cependant: un miracle scénaristique évitera de justesse la catastrophe. Inutile d'ajouter qu'une telle vision mine tout espoir de considérer objectivement les paramètres du conflit qu'il prétend illustrer...

Cela dit, les Américains devaient eux-mêmes être emplis d'espoir lorsqu'ils proposèrent un investissement d'un demi-milliard de dollars dans l'économie sud-coréenne en échange de l'abolition du système de quotas pour la distribution des films. À ce chapitre la loi réserve annuellement 146 jours de projection aux productions locales. La réaction, explosive parmi les professionnels du cinéma coréen, prit vite l'allure d'une croisade nationaliste; plusieurs d'entre eux se rasèrent la tête en guise de protestation. Mais voir le réalisateur d'un film aussi hollywoodien que **Swiri** se raser les poils du crâne — afin de défendre «son» cinéma... — ne manque pas de nous rendre perplexes.

Si la programmation coréenne de Fantasia comportait un film qui puisse se réclamer d'un cinéma national, on pourrait citer à la rigueur **Whispering Corridors**, que Park Ki-Hyung vint présenter.





Whispering Corridors

Ce film noir narre de façon tout à fait imprévisible l'histoire de Jin Ju, une revenante vengeresse qui fut jadis élève d'un collègue dont l'atmosphère oppressante la mena au suicide.

Malgré son insistance puérile sur l'importance de l'amitié, **Whispering Corridors** demeure un film assez solide qui invite à réfléchir. On y critique ouvertement la sévérité légendaire des systèmes éducatifs est-asiatiques, où un corps professoral despotique abuse de ses pouvoirs et laisse libre cours à sa tyrannie. Du côté des jeunes filles, la politesse et la délicatesse ne sont qu'un fin vernis, couvrant des caractères plus affirmés. Promises bien souvent à un destin de ménagère, les collégiennes de **Whispering Corridors** sont dépeintes par le cinéaste comme des jeunes filles vives et nuancées qui tantôt briguent les grandes écoles, ou attendent simplement le mariage.

Dans un autre état d'esprit, le réalisateur Kim Ji-Woon proposait, avec **The Quiet Family**, une comédie noire, grinçante et irrévérencieuse. Cette famille d'hurluberlus, qui rappelle en plus d'un point la célèbre Famille Addams, vient d'inaugurer une auberge dans les montagnes et accumule depuis les cadavres de ses locataires. Accordons-leur ce crédit que les trois premiers cadavres se sont eux-mêmes donné la mort. L'un des trépassés avait bien parlé de solitude, mais nos entrepreneurs n'ont pas le cœur à l'analyse lorsqu'il s'agit de leur réputation.

Sur un ton éminemment satyrique, nous assistons amusés à l'inhumation des nombreux clients qui ont eu le malheur de franchir le seuil de leur commerce. Mais l'hécatombe finit par lasser, et la scène où les parents de la famille échappent miraculeusement à un incendie achève d'exaspérer un spectateur pourtant enchanté au départ.

Somme toute, la révolution cinématographique coréenne maintes fois annoncée sur les pages du programme de Fantasia tarde à se manifester. Alors que certains réalisateurs s'inspirent allègrement du ton japonais (voir **The Ring Virus**, qui copie presque plan par plan l'original), d'autres semblent se vautrer dans un style hollywoodien qui laisse peu de place à une quelconque empreinte spécifiquement coréenne. Ils semblent oublier par cela qu'on ne peut s'accaparer les crises identitaires de ses voisins, pas plus qu'on ne peut dépeindre objectivement une réalité politique en exploitant le genre du film d'action. Force nous est donc de constater que le nouveau cinéma coréen ne se trouve encore qu'à un stade embryonnaire. Patientons jusqu'à la fin de sa gestation... ■



The Quiet Family